

La dernière main

Barbara Rivard

Volume 37, numéro 5 (221), octobre 1995

Après les lyriques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32339ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rivard, B. (1995). La dernière main. *Liberté*, 37(5), 15–20.

BARBARA RIVARD

LA DERNIÈRE MAIN

La réponse est le malheur de la question.

Maurice Blanchot

*Puisse cette main
où l'esprit s'est blotti,
être pleine de semences.*

Edmond Jabès

Je pense souvent avec effroi et enthousiasme aux derniers jours de Rainer Maria Rilke lorsque, envahi par une puissance démesurée, il refusa non seulement d'être soigné mais surtout de connaître le nom même de sa maladie. Il y a, dans cet ultime refus du savoir, le geste souverain d'un homme qui se voue à la mort, se livre de toutes ses forces à l'inconnu, qui refuse d'entrer dans le refuge de la pensée conceptuelle où tout (les êtres, les corps, les événements) est analysé, disséqué, disloqué, où rien ne peut mourir puisque tout est déjà mort. Rilke voulait vivre sa mort, recueillir dans ses mains tremblantes le visage nu de la souffrance comme une terre ouverte, non aménagée, comme ces champs vastes et frêles qui, au moindre vent, composent une nouvelle figure, inconnue, passagère. « La mort est faite de moi comme l'enfant est l'enfant de sa mère. » Tout au long

de sa vie, Rilke accompagna, sans jamais chercher à le repousser ou à l'exclure, cet enfant qui chaque jour l'envahissait un peu plus. Ô vertiges et émerveillements de la mère qui porte en elle un double, une ombre qui la poursuit et la devance, qui lui permet, à travers la transparence de sa peau tendue par l'enfant grandissant, de voir et de devenir le monde : cette feuille qui claque au vent, le chant de cet oiseau, cet homme dessiné, cette tasse à l'anse brisée, cet ange oublié, cette neige de novembre. Avec patience, lenteur et fidélité, Rilke consentit à cette intimité secrète de la vie avec la mort, et c'est pourquoi il put, avant de disparaître, entendre l'enfant muet, l'enfant sans nom qui allait éclore.

*

Je pense souvent avec dégoût et tristesse à cette femme de soixante ans qui m'a dit suivre des cours de retraite ; je pense à la surprise, à l'étonnement et à l'angoisse du vide qu'elle ne connaîtra pas, à ce vide immédiatement rempli par un savoir avant même d'être éprouvé et qui la clouera sur place alors qu'il aurait peut-être pu la guider, la rapprocher de sa fille, d'elle-même, de sa propre mort par des chemins qu'elle ignorait jusque-là. Et cette autre femme, convaincue qu'il vaut mieux confier son enfant de deux ans aux mains d'une éducatrice spécialisée qui verra à son développement social, linguistique, informatique, émotif, physique et scientifique, plutôt que de le laisser lentement entre ses pauvres mains qui ne sont que maternelles... Finie l'enfance, plus de jeux libres, d'oisiveté, d'ennui qui doucement nous éloigne et nous rapproche des parents ; finie la vieillesse, plus de temps mort, vide, désœuvré où le temps nous raconte enfin son histoire. Finis les parcours, les traversées, les passages, l'errance. La jeune

retraîtée qui allait enfin n'être plus qu'elle-même avant de disparaître va devenir une professionnelle du vide. L'enfant que la vision de visages attirés allait effleurer, apeurer, féconder, n'aura plus devant lui que des planches d'anatomie ; et celui que la chute des feuilles sous la pluie bouleverse se fera expliquer la gravitation : « Par chiffres les saisons ! Par chiffres elles se présentent ! Par chiffres elle se comprennent ! Par chiffres, non par larmes ! » On substituera à la semence des larmes celle du savoir, on plantera dans le rêve de ces enfants les germes d'une culture qui devra pousser vite et bien. Les gardiens et les docteurs de la connaissance veilleront à ce qu'aucune mauvaise herbe, aucun mouvement ou bruissement étranges de feuilles ne retentissent. « Ne vaut-il pas mieux chercher à les prévenir, à les prévoir et à les repérer ? Chaque mouvement, chaque chose n'a-t-elle pas une cause connue ou connaissable ? » Ainsi se multiplient les cours et les discours : pour apprendre à accoucher, pour apprendre à mourir, pour apprendre à gérer son stress, à gérer son emploi du temps, pour être une bonne mère, une bonne employée, une bonne amante, comme on apprend au primaire que le français comporte quatre types de discours :

a) discours informatif (monographies, articles de journaux, affiches, etc.) b) discours poétique ou ludique c) discours expressif (messages personnels, cartes de souhaits, lettres d'opinion, notes, etc.) d) discours incitatif (règles de jeu, recettes, mode d'emploi, instructions de fabrication ou d'assemblage, itinéraire, note) — pour apprendre à lire et à écrire de tels discours ainsi qu'à communiquer en tenant compte de ces situations, « selon le degré de maîtrise de la langue de votre interlocuteur », « selon que votre interlocuteur est présent ou absent », « selon qu'il s'agit de relation publique ou privée », etc. (Ad nauseam.) (Extrait

du programme gouvernemental de 6^e année du primaire)

Puis, une fois maîtrisé l'art de découper, de répertorier tout phénomène vivant (langue, littérature, nature, etc.), il faut encore savoir redécouper tout cela en paradigmes et syntagmes, sèmes et morphèmes, idéologèmes et sociologèmes, topoï et tropes, structures actantielles, fantasmes, non-sens, mécanismes ; jusqu'à ce que disparaisse complètement le réel, la disparition même, « comme un feu qui se retournerait contre lui-même et qui dévorerait le souvenir du feu, le nom du feu, jusqu'à la possibilité du feu¹ ».

La vie n'est plus expérience de l'inconnu, mais vaste laboratoire où l'histoire, l'art, Dieu, l'homme, la beauté, le temps ne sont plus ce qui échappe à l'esprit et le met en mouvement, mais de simples objets de recherche, objets déjà trouvés avant même d'avoir été perdus. Ainsi armés de leur savoir, de leur sabot méthodologique, les hommes font fuir toutes questions ou contemplations oiseuses :

Il y a quelque chose qui dit : Pourquoi ? avec le vent, avec la mer, avec le matin et le soir et tout le détail de la terre habitée. Pourquoi le vent sans fin qui me tourmente ? dit le pin. À quoi est-ce qu'il est si nécessaire de se cramponner ? — Qu'est-ce qui meurt ainsi dans l'extase ? dit le chrysanthème. — Qu'y a-t-il de si noir pour que j'existe, un cyprès ? — Qu'est-ce qu'on appelle l'azur pour que je sois si bleu ? — Qu'existe-t-il de si doux pour que je sois si rose ? — Quelle est cette invisible atteinte qui oblige mes pétales un par un à se décolorer ? (...) — De quelle ruine, dit le rocher, suis-je le décombre² ?

1. Philippe Jaccottet, *La Semaïson*, Paris, Gallimard, 1984, p. 29.

2. Paul Claudel, *Le Soulier de satin*, Paris, Gallimard, p. 298.

Ces questions, ces significations, ce mystère, aucun homme du savoir ne saurait y être sensible qui ne marche et ne voit qu'une terre prévisible et utilisable, peuplée de causalité et qui n'entend pas le malheur qui crie dans les mains refermées et pétrifiées du savoir qu'aucune question ne viendra rouvrir. Et si, demain, dans les livres d'histoire, ma fille apprenait qu'Auschwitz a été nécessaire à l'avènement d'Israël ?

*

Je pense souvent avec nostalgie et bonheur aux quelques heures après mon accouchement, alors que j'étais dans les couloirs de l'hôpital parmi la multitude d'images et d'émotions surgies d'un prisme qu'avait fait naître l'enfant, émerveillée que tant de voix différentes, contradictoires et amoureuses puissent parler en même temps (la vie pouvait donc être musicienne à ce point). Alors que des larmes de bonheur, de peur, de mélancolie, de désir, d'impuissance, des larmes de vie et de mort, de petites et de grandes, d'insignifiantes et de majestueuses, de divines et de violentes larmes peuplaient mon visage, une infirmière m'a regardée et a tapoté de sa main mon épaule : « Ce n'est rien, c'est juste une petite crise *post-partum*, c'est normal, toutes les femmes... » J'ai aperçu dans ce visage et cette main tapoteuse le noble savoir démocratique et statistique, le regard statique de ceux qui ne regardent plus parce qu'ils *savent*. Cette femme blanche, ni émerveillée, ni inquiète, ni curieuse, aux mains savantes, ne pouvait s'ouvrir à mes larmes étranges, car elle connaissait mes larmes. Elle *savait* ce qu'est une femme qui accouche et tout ce qu'elle aurait à vivre, elle le *savait*. J'ai tourné les talons. Je l'aurais sûrement giflée si ne m'avait retenue la beauté de ce prisme dont je ne voulais rien perdre.

*

Comment avons-nous pu en arriver là, nous détacher à ce point de ce que nous sommes, voler au-dessus de la vie et de la mort et ne convoquer pour seul dieu que le vautour du savoir ? Personne n'entend la question, tous sont occupés à compter, inlassablement, des virgules, des références, des fantasmes, des os, sans l'ombre d'une angoisse, d'une inquiétude ou d'un amour.

Et pourtant quelqu'un crie à côté. Une femme pousse du pied une branche crispée de gel. Un vieillard se couche aux côtés de belles endormies. Un père espère que son enfant pourra voir les nuages au-dessus de sa tête. Un homme est bouleversé par un cerisier. Un autre panique et se perd en enfilant son chandail. Une mélodie s'échappe de mains engourdies. Un enfant, sur un simple nénuphar, s'embarque pour de lointains pays. Un autre, avec un bâton de bois, risque sur la terre de frêles lignes. Une femme a oublié un nom. Un homme se laisse encore aller à peindre des étoiles trop grandes.

Si jamais je devais mourir, tout à l'heure, seule sur une rue, mon Dieu, ne me transportez pas chez les « spécialistes de l'agonie », laissez-moi sur cette rue où peut-être un homme, un passant, viendra s'agenouiller près de moi. En cet ultime instant, je vous en supplie, ne faites voltiger au-dessus de mes os désertés aucun savoir. Laissez cet homme hurler, ne faites pas taire cette enfant qui chantonne, laissez venir à moi la main de ce passant, cette main trouée de vent, tremblante, impuissante, implorante ; je vous en prie, n'ombragez pas ma mort avec une main qui sait, laissez cette paume ignorante se poser sur ma joue.